



MA DERNIERE à la réplique de M. Tremeschini

Dans le *Bulletin* d'août, l'estimable «membre de la Société Théosophique» promettait au lecteur la preuve «que si la vérité est quelque part sur la terre, ce n'est pas dans les théories de l'occultisme hindou . . .»

Nous permettra-t-on de lui répondre—une affirmation en valant une autre—que si l'erreur est quelque part sur la terre, c'est bien dans les conceptions de M. Tremeschini, et son occultisme Gôtomique?

Notre adversaire a l'extrême bonté de nous encourager. Il nous dit: n'ayez pas crainte; «je ne suis pas homme à user de représailles.» Mais, au contraire, qu'il en use librement! Il a tort de nous croire capable de la moindre crainte dans une discussion où nous savons avoir raison.

«L'honorable secrétaire»—dit-il, «justement préoccupée et inquiète [?] *du mauvais effet produit par l'article* qui donne origine à la controverse, s'empresse d'en décliner la responsabilité» Erreur, encore et toujours erreur. «L'honorable secrétaire» n'a pas été pour un seul moment ni «inquiétée» ni «préoccupée.» Et de quoi le serait-elle?

«Du mauvais effet produit» sur une poignée de spirites, qui ont bien voulu lui faire l'honneur de la représenter sous une lumière . . . un peu incertaine? Allons donc! Mais on oublie qu'il est de par le monde 20 millions de spiritualistes, et dix fois ce nombre de bigots et de fanatiques de toutes les religions que nous bravons depuis des années, et tous les jours? Que si toutes ces multitudes qui nous haïssent d'une haine mortelle, et nous le prouvent en nous persécutant sans trêve ni repos, n'ont pu réussir à nous intimider, c'est que la peur n'entre pas certes dans le nombre de nos défauts. J'aime à croire que notre *ex-frère* de la Société Théosophique est un homme trop sérieux, trop intelligent, pour avoir voulu *poser*? Aussi, je préfère n'y voir qu'une nouvelle erreur . . .

Pour en finir avec la déclaration de guerre du *Bulletin* d'août, voyons un peu comment M. Tremeschini s'y prend pour nous démolir—nous et l'occultisme hindou—dans le numéro de septembre. Faisant mes excuses d'avance pour ma franchise, je trouve que notre estimable ennemi n'y démolit—que lui-même. A ce plaidoyer éloquent, dans lequel il voudrait établir contre toute évidence que «les accusations portées par lui contre notre doctrine sont debout, même après les rectifications faites,» je réponds *pour la dernière fois*. Vraiment, nous avons fort peu de temps à perdre, chez nous. N'était-ce pour rendre service à quelques-uns de nos amis, qui pourraient bien, dans leur sainte ignorance de l'occultisme et du sanscrit, se trouver pris à cette pluie d'erreurs (involontaires, nous aimons à le croire), je n'y aurais même pas fait attention.

Dès la première ligne, M.T. débute par un malentendu fort plaisant. Il m'accuse d'employer «le mot sanscrit *Adya*» qu'il remplace, dit-il, par le mot «suprême.» A quelle page et ligne, où, quand ai-je employé «ce mot sanscrit»? La Société Théosophique (*Suprême*?)—demeure à Adyar— un *faubourg de Madras*; mais pourquoi se numéroterait-elle—car *Adya* veut dire en sanscrit (aux Indes) *premier* ou *première*—alors que notre Société est la seule à porter son nom, ses 123 groupes ou sociétés collatérales étant connues sous le nom de *branches*?

Plus loin, M. Tremeschini prend le nom pour le nombre, lorsqu'il fait du *treta yug* le «troisième âge,» parce que *treta* veut dire «troisième» et de *Dwapara yug* le deuxième âge, sous prétexte que *dwapa* veut dire «deuxième.» Mais cela ne prouve qu'une chose, c'est que M. Tremeschini ignore la manière de compter des Brahmanes. Il nous cite un M. Guérin qui nous est complètement inconnu. Eh bien, si ce monsieur compte de cette manière, ils sont deux à se tromper, voilà tout.

Tout cela s'explique en deux mots: M.T. est tout à fait innocent de la moindre familiarité avec les sciences occultes. Le code *hiératique* des Brahmes et leur manière de calculer lui sont étrangers et il devient évident, par cela même, que son «code de Gôtomo,»—fort répandu à Paris, mais dont personne n'a jamais entendu parler aux Indes, en fait mystère. Qu'il nous permette donc de lui apprendre que c'est justement parce que ce calcul des *yūg* (ou yougo pour lui faire plaisir) est un calcul secret, qui n'est connu que des Brahmes du temple, qu'il reste un mystère pour notre adversaire et une anomalie pour les autres. Seuls les initiés pourraient lui expliquer pourquoi le *deuxième* âge y est appelé *treta* ou troisième, et que le *dwapara*, «le *deuxième*,» y représente le troisième! *Les noms en sont le masque*; et c'est sous cette absurdité apparente que gît le profond mystère des «âges Brahmaniques»—périodes dont les vrais chiffres ne sont révélés qu'à l'heure de l'initiation.

M. Tremeschini croit avoir jeté la confusion dans nos rangs, en nous citant du Guérin et même le grand Burnouf, qui, dans sa méthode pour *étudier* la langue sanscrite parle entre autres choses de la manière de prononcer les mots—«d'après les Brahmes du Bengale.» Nous n'avons pas cette méthode sous la main pour le moment; mais nous voudrions nous assurer si Burnouf,—un Indianiste des plus distingués —*recommande* l'accent «des Brahmes du Bengale»? Nous nous permettons d'en douter jusqu'à preuves plus irrécusables. En tout cas, nous sommes prêts à prouver que le Prof. Max Müller, l'élève de Burnouf, et qui fait aussi autorité, s'est prononcé contre le Sanscrit du Bengale, dont les Brahmes prononcent *mojjham* au lieu de «mahyam» et *koli* au lieu de «kali.»

Le Sanscrit est une langue *demi-morte*, seulement. Il y a encore à Bénarès, à Bombay et aux Indes du Sud des *pandits* qui l'ont conservé dans toute sa pureté. Mais le Sanscrit est aussi une langue à peine découverte, dix fois plus difficile et bien moins connue que ne le sont le grec et le latin. Et, cependant, on n'a qu'entendre la langue de Virgile prononcée par les bouches cléricales—avec Rome, à deux pas—pour juger du degré de corruption qu'elle a subie chez les Français et les Anglais. Le *non bis in idem* est devenu avec ces derniers «non baïs aïn aijdem,» et ainsi de suite. Il en est de même pour le Grec classique. Le Sanscrit se trouve dans le même cas. Prononcé par les Bengalais, il ne ressemble pas plus au Sanscrit de Pânini que le romain moderne ne ressemble à la langue de Pindare ou d'Homère. Et si l'on trouve, même dans la langue de ce dernier, des lettres dont les sons correspondants sont inconnus à l'Europe moderne, comment se vanter que les sons et le bon accent védique lui sont parfaitement familiers! Vraiment, la suffisance européenne dépasse quelquefois toutes les bornes. En réponse à notre lettre, voici ce qu'un Brahme du Bengale, un patriote connu, nous écrit. Je traduit mot pour mot:

Je commence par une confession humiliante à laquelle je me vois forcé par respect pour la vérité: au Bengale, la prononciation du Sanscrit est reconnue par les Sanscritistes modernes—Européens et Hindous—comme étant *terriblement barbare et incorrecte*. Cela est si vrai que lorsque le vénérable chef du *Brahmo Samaj* (Société des Brahmes), le patriarcal-Raja, Debendro Nath Tagore voulut établir à Calcutta son Académie de sanscrit, *selon les Védas*, il se trouva dans l'impossibilité, malgré un argent fou qu'il y dépensa, de trouver un seul *Pandit* dans tout le Bengale qui pût se faire seulement comprendre des Sanscritistes du

collège national de Bénarès! En désespoir de cause, il se résigna à envoyer quelques jeunes Brahmes étudier la langue sacrée dans cette dernière ville. Je ne m'arrêterai pas à vous détailler les innombrables écarts du vrai accent sanscrit qui se sont glissés pendant les derniers siècles dans la méthode de nos professeurs. *Ces écarts sont ridicules et déplorables!* Il suffira de dire que les trois *sibilantes* (lettres sifflantes) sont confondues au Bengale en une seule—la cérébrale. Les lettres *B* et *V* ont cessé d'être deux lettres distinctes chez nous; le *N* dental, et le *N* palatal n'en font plus qu'un.

Les voyelles ont été mutilées, plus encore. Toute différence entre le *î* long et le *i* court—a disparu. Les voyelles sanscrites *lri* et *ri* sont devenues dans la bouche de nos Bengalais des consonnes. Quant aux diverses combinaisons—elles n'existent plus—pas même en théorie. La cérébrale *s* (translittérée par les Anglais en *sh*) est prononcée aujourd'hui—*kh* (comme le *ch* allemand), lorsqu'il est précédé d'un *K*. En un mot, le Sanscrit de nos Bengalais est devenu un *baragouin incompréhensible* pour les Hindous du Nord et du Sud, ce qui n'est pas étonnant, une fois que l'on sait que l'*y* au commencement d'un mot devient chez nous un *j*, et qu'ils prononcent le mot *youga*—«jougo». . . «De toutes les provinces des Indes—dit notre grand sanscritiste, le docteur Rajendra Lala Mitra,—le sanscrit du Bengale est le plus corrompu. Tandis que les Brahmes Marattha de Bombay ont conservé l'accent sanscrit dans une pureté relative, seuls les Pandits de Bénarès le parlent dans toute sa primitive pureté.» Il n'y a plus, à l'heure qu'il est, que les *Shastris* de la ville sainte, quelques Pandits, comme le Swami Dayanand Saraswati et un petit nombre d'initiés illustres dans le Nord et au Sud qui aient droit au titre d'*autorités* sur la langue sanscrite.

A vous fraternellement,

DHARANIDHAR—KAUTHUMI

(C'est-à-dire—disciple de l'école sanscrite de Kauthumi —rivale de celle de Ramayana.)

Est-ce assez clair? Et c'est à la méthode selon les *Brahmes du Bengale* qu'on nous renvoie, pour l'accent et l'orthographe corrects des mots sanscrits! Monsieur Tremeschini joue vraiment de malheur! Il ferait peut-être tout aussi bien d'adopter la prononciation des Babous Bengalais *in toto*, et dire désormais—*Beda*, au lieu de «Véda,» et *Bishmou* au lieu de Vishnou.

Avant de se poser en maître de sanscrit et d'occultisme oriental, on devrait du moins se faire une juste idée de l'énorme importance *occulte* de la prononciation *védique* dans le sanscrit et comprendre toute la signification du terme *vâch* relativement à l'*Akasa*, c'est-à-dire se rendre compte des relations mutuelles entre *le son sacré et l'éther de l'espace*. L'accent védique et la cadence sont d'une telle importance dans l'Occultisme que l'authenticité de cet accent est décidée selon la rapidité des effets produits.

Par exemple: un Brahme qui réciterait certains *mantras* (incantation, conjuration) pour une piqûre de scorpion ou de serpent, et les *chanterait* selon la méthode et l'intonation prescrites dans le *yajour véda*—guérirait son malade à coup sûr—ce dont nous fûmes témoins oculaires maintes fois,—tandis que «toute la grande armée des sanscritistes européens» avec M. Guérin aidé d'un «Brahme du Bengale» à sa tête pourraient s'égosiller pendant un siècle sans produire plus d'effet que s'ils chantaient «au clair de la lune.» Tout cela est tellement vrai, que le *Yajour-Véda* est appelé «blanc»—chanté par les Brahmes de Bénarès, et—«noir» lorsqu'il est récité par les Pandits Bengalais, ou ceux dont l'accent n'est pas pur. Les deux surnoms, en plus, se trouvant en directe relation avec la *magie blanche* et la *magie noire*. Ce n'est que les *Tantrikas* (les sorciers) qui prononceraient le nom sacré *devanagâri* — «devonagoris,» comme l'écrit M. Tremeschini, d'après M. Guérin.

Le son *u* des français n'existe pas en Sanscrit, s'écrie notre adversaire, en faisant suivre la grande nouvelle de trois autres points d'exclamation. Et qui a jamais soutenu le contraire? Nous écrivons

le mot Youga, aux Indes, *Yug* ou *Yuga*, car en anglais le *Yu* devient en français *You*. Nous n'avons objecté qu'à l'o final, qui n'existe ni dans l'orthographe ni dans la prononciation de ce mot, la lettre *a* lorsqu'elle est finale étant muette, ou à peu près. Pour en finir je dirige l'attention des lecteurs sur ce qui suit. L'alphabet sanscrit ayant 54 consonnes, 14 voyelles et 2 semi-voyelles, ses combinaisons sont infinies. En plus il existe deux manières pour prononcer la lettre *d*, ou plutôt, deux *d*, trois *s*, deux *dh* (un son impossible pour tout autre gosier que celui des Hindous) et une voyelle *lri*!! Nous serions fort aises d'apprendre comment M.T. se prendrait pour *translater* l'accent de toutes ces combinaisons, et les 68 ou plutôt 70 lettres de l'alphabet sanscrit au moyen des modestes 26 lettres de l'alphabet français? Un français, comme tout le monde sait, à moins d'être né dans un pays anglais, ne peut pas même prononcer les combinaisons du *th* britannique! Au lieu des *the*, *this*, *that*, il dit *zi*, *zis* et *zat*, l'anglais rendant le même compliment à sa langue lorsqu'il se mêle de parler français !

Je me permets de rappeler à notre honorable sanscritiste de Paris, qu'en le renvoyant à «la grande armée» de ses *collègues Européens*, ce n'était nullement mon intention de les choisir arbitres dans la question de l'accent sanscrit, moins encore dans celle de l'orthographe qui ne peut que varier selon l'idiome de chaque nation européenne: j'ai seulement voulu en appeler à cette *armée* pour la valeur et signification des mots, et montrer que pas une des susdites *autorités* ne lui donnerait raison contre nous pour ses 28000 années écoulées depuis la période du *treta-youg*. Or, il nous renvoie à Burnouf, et à sa méthode pour étudier la langue sanscrite! Burnouf a fait ce qu'il lui était possible de faire dans les limites resserrées à sa disposition. Pas même Burnouf n'eût pu écrire du vrai sanscrit *en français*. L'alphabet russe lui-même, avec ses 36 lettres et ses consonnes chantantes, gutturales, linguales, sifflantes et dentales est incapable de rendre certaines lettres sanscrites. Nos Brahmes des Indes ont eu l'occasion d'admirer le sanscrit dans la bouche de certains sanscritistes européens. Les mauvaises langues nous assurent que le grand Pandit Bala Deva Shastri, après avoir conversé en sanscrit avec un certain professeur de cette langue, de St. -Pétersbourg, en a eu la fièvre sans avoir pour cela compris un seul mot à son discours. De même, pour les deux lignes, en *soi-disant* sanscrit, par M. Tremeschini (p. 187), malgré leur grande érudition, deux Sanscritistes Brahmes du Mysore ont mis une demi-heure à les déchiffrer, avant d'y rien comprendre. En effet, M. Guérin a dû apprendre son sanscrit à Calcutta.

Ce n'est donc pas, comme on voit, «l'honorable secrétaire occultiste» aussi ignorante du sanscrit et plus—que de français—qui se permet de contredire l'honorable oculiste de Paris; mais bien les Brahmes des Indes, des sanscritistes reconnus, auxquels on voudra bien permettre, j'espère, de connaître leur «langue des dieux» tout aussi bien que M. Guérin et même Burnouf.

Il est inutile de perdre son temps à relever d'autres erreurs sur lesquelles M.T. insiste, malgré nos réfutations. Elles commencent à ressembler un peu trop à un parti pris. En effet, nous disons *blanc*, on nous répond—«Non, vous dites *noir*.» Nous prouvons n'avoir jamais ni prêché, ni cru à l'absurdité d'un «*moi spirituel*» se trouvant ANÉANTI (!!). On nous réplique «mais si, mais si, vous y croyez!» Et on renvoie le lecteur, comme preuve, au *Catéchisme Bouddhiste* du colonel Olcott! Et cela malgré les remarques fort justes de M. Fauvety, page 179, *Bulletin* de septembre, remarques qui font bien voir que ni le colonel, Président de la Société Théosophique, ni son humble secrétaire n'acceptent le canon de l'Eglise Bouddhiste du Sud *que sous toute réserve*. C'est comme si l'on cherchait à rendre responsable le pape de toutes les négations du protestantisme, sous prétexte que catholiques et méthodistes sont tous chrétiens! Nos estimables adversaires et contradicteurs ont-ils seulement étudié la différence qui existe entre le canon cingalais et celui du Nord? Connaissent-ils les subtilités qui divisent même les deux sectes de

Ceylan, celle du *Siam* et d'*Amarapoura*? Comment espérer de se jamais faire comprendre de nos frères à Paris, lorsque le génie même de la langue française s'y oppose, et qu'il ne se prête pas seulement à expliquer la différence que nous faisons entre le «moi conscient» spirituel et le «moi conscient» *personnel*, l'*Atman* et le *Manas*, le *Buddhi* et le *jivatma*! Voici ce que Max Müller vient de publier à ce sujet. Après avoir critiqué les traductions de la première ligne des *Upanishads* par Colebrooke et Roer, et montré par les mots que le terme sanscrit *âtman* ne peut être traduit ni «âme,» ni «esprit,» ni «intelligence,» car *âtman* est tout cela, et cependant aucun des ci-dessus nommés qui sont ses attributs ne peut avoir une existence indépendante en dehors d'*âtman*— l'érudit professeur nous dit:

M. Regnaud, dans ses *Matériaux pour servir à l'histoire de la philosophie de l'Inde* (Vol. II, p. 24), en a senti évidemment toute la difficulté et laisse ainsi le mot *ATMAN* dans son original, sans chercher à le traduire. «Au commencement cet univers n'était que l'*âtman*.» Mais tandis qu'en français *il semble tout à fait impossible de trouver un équivalent pour ce terme* (*âtman*), j'ai osé le rendre par le mot *Self* (*Ego*), a j'ai traduit «en vérité, au commencement, tout cela n'était que *Self*, «UN seulement.» (*The Sacred Books of the East: The Upanishads*, Preface, pp. xxxi-xxxii.)

Or donc, si le plus grand sanscritiste de notre époque, un élève de Burnouf, confesse ainsi la pauvreté des langues européennes, et l'impossibilité de rendre en français le mot *âtman* (le terme le plus métaphysiquement subtil, et qui contient dans sa signification la base, la pierre angulaire de toute la philosophie ésotérique hindoue), qu'y pouvons-nous, nous autres occultistes? Si l'équivalent d'*âtman* n'est ni «âme,» ni «esprit,» où pourrions-nous trouver des termes pour en rendre toute la sublime conception? Comment s'étonner que ni Mme Rosen, ni M. Tremeschini, ni les autres ne nous comprennent et que, ne nous comprenant pas, ils nous critiquent?

J'ai fini. Tout en remerciant M. le Président pour l'hospitalité accordée, je ne crois pas que nous cherchions désormais à en abuser davantage. Lorsque j'écrivis ma première réfutation, on espérait chez nous, que M. Tremeschini savait *quelque chose*, du moins de notre philosophie et du code *hiératique* des Brahmes du Nord et du Sud. Nous nous sommes trompés, et nous le regrettons, car c'est autant de temps perdu. Nous ne voulons pas nous amuser à réfuter du sanscrit du Bengale, ce qui équivaldrait à une réfutation du français de la *Cannebière*. Nous n'avons pas le temps d'enseigner ceux qui ne le savent pas pourquoi ni le *treta*, ni le *Kali Youg* ne s'appellent point «le premier» et le «quatrième,» lorsque des deux autres,—le *troisième* est devenu le *second*, et le *second*— le *troisième*. Encore une fois; ce n'est que nos initiés qui le savent. Mais peut-être M. Tremeschini finira-t-il par trouver le grand secret dans son «code de Gôtomo»; ce que je lui souhaite, tout en lui cédant le champ de bataille et le priant d'agréer mes respectueux adieux.

H. P. BLAVATSKY,
Secrétaire Correspondant de la Société
Théosophique.

Adyar, Madras, 17 octobre 1883.